

Les sauvages éprouvent tous les sentiments à un degré d'exaltation extraordinaire : ils sont aussi ardents quand ils aiment que quand ils se vengent ; ils eurent à peine vu Couramé, qu'ils la prirent dans une affection prodigieuse. Celle-ci méditant sa fuite se mêlait avec les femmes Noragues. Les Indiennes l'entouraient et semblaient vouloir s'en emparer ; il ne leur fallut qu'un instant pour s'entendre ; les signes, les regards, tout parlait. Ainsi l'on voit les animaux sauvages encourager à la désertion ceux que l'homme tient sous sa dépendance. Couramé écoutait toutes les communications avec un trouble continu ; elle s'affermait de plus en plus dans le projet qu'elle avait de quitter la ville pour se rendre dans sa tribu ; elle prenait les Indiennes à l'écart et ne cessait de les questionner.

La nuit s'avancait, le baron de Besner avait fait tendre des hamacs dans une grande salle de la maison du gouvernement, afin que les Indiens pussent s'y reposer. Durant ce temps, Couramé veillait et préparait furtivement son départ. Une seule inquiétude la dévorait ; c'était le chagrin qu'elle allait causer à Mme de Sainte-Croix ; cette pauvre fille flottait entre deux sentiments contraires. La nature n'a pas voulu qu'il y eût des plaisirs purs dans cette vie ; rien n'est plus pénible que ces penchans opposés, que ces combats intérieurs qui la tyrannissent en sens divers ; quand notre cœur est combattu par deux puissans intérêt, nous tombons dans un état de perplexité indéfinissable.

La lune brillait de tout son éclat, et Couramé profitait de sa clarté pour contempler de sa fenêtre la surface de la mer. Avec quelle joie elle promenait ses regards sur cette plaine azurée que les pirogues des Indiens allaient bientôt sillonner ! Cayenne n'est pas très éloignée du canton d'Approuague, et pourtant il lui semblait qu'elle avait des régions immenses à traverser avant de parvenir au terme de ses vœux ; pour un cœur impatient, ce n'est point l'espace, c'est le désir qui fait l'espace.

Enfin l'aurore parut et Couramé rassembla toutes ses forces pour quitter la maison de sa bienfaitrice. Mais quelle douloureux regret s'éleva dans son âme ! On peut aller avec transport vers la terre natale, et pourtant donner encore des larmes à la terre de l'hospitalité ; Couramé sanglotait en abandonnant la maison où on l'avait si bien accueillie et si bien aimée. Elle écrivit à sa mère adoptive une lettre, où elle se confondait en expressions vives d'attendrissement et de reconnaissance ; enfin elle déposa fidèlement sur une table tout ce qu'elle avait reçu des mains généreuses de Mme de Sainte-Croix, et laissa dans un pagare tous les bijoux qui faisaient sa parure.

Révêtue d'un simple habit indien, ses cheveux lisses couvraient seuls ses épaules. Pendant que tout le monde dormait encore, elle sortit et courut avec précipitation vers le rivage où les Noragues l'attendaient. A cette heure matinale peu de personnes se trouvèrent sur son passage ; sa nu lité lui servait en quelque sorte de voile, et l'empêchait d'être reconnue ; elle s'élança dans la pirogue ; on chanta l'hymne du départ, et on rama en cadence vers la terre d'Approuague.

Les Indiens s'éloignèrent chargés des présents du gouverneur. Sans doute les vents furent favorables ; sans doute la traversée fut prompte, et la pirogue qui conduisait Couramé arriva heureusement à sa destination ; mais aucune expression ne peut rendre l'affliction qu'éprouva Mme de Sainte-Croix, lorsqu'elle apprit la fuite précipitée de cette fille adoptive qu'elle avait comblée de biens et chérie si tendrement. Dans les premiers moments, elle refusait de croire au malheur qu'on lui annonçait ; cependant ses doutes ne tardèrent pas à s'éclaircir quand elle entra dans la chambre de Couramé, et qu'elle jeta les yeux sur la lettre d'adieux que cette pauvre fille venait de lui écrire.

Madame de Sainte-Croix était inconsolable de cet événement ; elle ne crut pas néanmoins devoir faire la moindre réclamation auprès des Indiens ; car Couramé